

**« CHACUN EST LE CENTRE DU MONDE,
MAIS VRAIMENT CHACUN »
Quel est l'objet de l'autobiographie de Canetti ?**

„In meiner Lebensgeschichte geht es gar nicht um mich. Aber wer wird das glauben?“

Canetti, *Das Geheimherz der Uhr*, p. 104

On a reproché à Canetti que le récit déployé dans son autobiographie était de facture traditionnelle, qu'il entretenait l'illusion d'une « narration objective »¹, à l'instar de celle du grand roman du XIX^e siècle, et qu'il mettait en scène un « moi » aux contours trop bien définis. Ce moi serait constitué, à la manière d'un édifice qui dure, par l'éducation, la tradition familiale ou religieuse, par un système de valeurs, de détestation et d'adoration, stable, mis en place dès l'enfance, ainsi que par les références et traditions littéraires et picturales². Tous ces ancêtres réels et spirituels activeraient les principes d'une entéléchie ou identité personnelle dans laquelle – en dépit de tous les conflits et ruptures spectaculaires dont le récit peut faire état – vocation et accomplissement, projet et achèvement se rejoindraient en fin de compte d'une manière harmonieuse. Si les analyses qui vont dans ce sens ne sont pas toujours des critiques, elles reflètent cependant un étonnement. Comment se fait-il qu'un auteur de la modernité, et qui

-
1. Gérard Genette, « Frontières du récit » in *Figures II*, Paris, Seuil, coll. Tel Quel, 1969, p. 68 : « [...] le XIX^e siècle, l'âge classique de la narration objective, de Balzac à Tolstoï ».
 2. „Bilder bestimmen, was man erlebt. Als eine Art von Grund und Boden gliedern sie sich einem ein. Je nach den Bildern, aus denen einer besteht, gerät er in ein verschiedenes Leben“ (*Das Augenspiel. Lebensgeschichte 1931-1937*, Fischer Taschenbuch 9140, 1988 [AS], p. 295-96). Cf. également *Die Fackel im Ohr. Lebensgeschichte 1921-1931*, FT 5404 [FO], p. 109 : „Ein Weg zur Wirklichkeit geht über Bilder“.

plus est a publié un roman « expérimental », peut raconter à l'instar d'un auteur ancien, et comment peut-il être si sûr de ce qu'il dit ? Les plus virulents déplorent un manque d'innovation littéraire, une « technique conventionnelle du récit », voire un « caractère arriéré »³. Ces reproches cumulent dans une accusation de lèse-modernité qui consisterait en l'absence d'un sujet éclaté. Le sujet moderne, croit-on savoir, ne peut connaître sa propre vérité. Or de l'adoption d'une telle forme de récit « à l'ancienne » découlerait inévitablement l'affirmation (illusoire) d'un sujet plein et accompli, maître de son destin, affirmation incompatible avec l'expression des doutes et incertitudes, avec la polyphonie nécessaire, avec le retour critique sur soi-même ou sur la sélection et déformation exercée par la mémoire⁴. Pire encore, un tel récit ne participe-t-il pas d'une métaphysique naïve de la *présence* ? Ne méconnaît-il pas que toute impression d'immédiateté est un produit dérivé et que, dans le monde des signes, la présence de la chose elle-même est irrémédiablement différée et supplémentée ?

Il est vrai qu'il s'agit chez Canetti d'un récit ordonné, organisé en un système de références fermé où « tous les éléments [...] sont explicitement signifiants »⁵ et s'éclairent mutuellement⁶, laissant *d'abord*,

3. Waltraud Wiethölter: „Sprechen – Lesen – Schreiben. Zur Funktion von Sprache und Schrift in Canettis Autobiographie“ in *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, n° 64 (1990), p. 166.

4. Cf. p. ex. W. Wiethölter, *op. cit.*, p. 166 : „Canetti erzählt, oder besser gesagt : lässt durch seinen Erzähler erzählen, als hätte es die Erschütterungen im Bereich der traditionellen Subjektvorstellungen nie gegeben: keine Unsicherheiten, kein Zögern, kein Innehalten und vor allen Dingen keine zweite oder dritte Stimme, die dem Autor ins Wort fiele“, etc. Je fais grâce au lecteur de la suite : la « modernité » y fait figure de norme, de réservoir d'attitudes et de déconstructions nécessaires, de standard de conscience – ou de discours – dont il faudrait être à la hauteur pour bien écrire.

5. « 1) Tous les éléments du récit sont explicitement signifiants : alors que souvent dans les récits autobiographiques, la pertinence tend à se relâcher, et que le récit flotte autour des sens explicités, laissant une marge à l'interprétation du lecteur, ici le récit est ajusté, sens et récit sont coextensifs et absolument indissociables. 2) Toutes ces significations renvoient à un système unique au sein duquel ils s'articulent : il est impossible de les arracher à leur fonction dans ce système, impossible d'imaginer un autre système qui rende compte de l'ensemble des éléments signifiants » (Ph. Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil 1975, p. 230). Ph. Lejeune parle ici des *Mots* de Sartre. Christine Meyer indique ce rapprochement évident entre les autobiographies des deux auteurs dans son livre *Canetti lecteur de Stendhal. Construction d'une écriture autobiographique*, Publications de l'Université de Rouen, n° 367, Études autrichiennes, n° 12, p. 26 sq.

6. On peut penser à une formule qu'emploie Canetti pour sa pièce de théâtre : *La comédie de la vanité* : „Szenen, in denen Figuren und Ereignisse sich aneinander erklären“ (AS, p. 91).

dans le strict cadre des éléments évoqués, aucune marge à l'interprétation du lecteur ou à un système de signification différent. Le récit sculpte des portraits frappants et comme définitifs. Or il le fait à partir d'éléments qui pourraient sembler éphémères, saisis au vol : des prises instantanées, des gestes parlants. Pas de description exhaustive du physique, souvent à peine esquissé. Les contours de ces portraits ne sont donc pas si nets parce que tous les traits de la personne y sont réunis, ou parce que ces traits sont typiques, communs à une catégorie définie de personnes, mais parce qu'ils sont à la fois insolites et significatifs. Ils sont inattendus⁷, en quelque sorte, mais pas éphémères. Ce sont des traits qui se répètent, même s'ils n'apparaissent qu'une fois dans la narration. Le récit saisit ce qui est à la fois singulier et durable. Le trait épinglé, son insistance itérative ne servent pas à confirmer, à généraliser ou à subsumer, à faire du réalisme social, mais à marquer l'individualité du geste. Au départ, Canetti ne demande pas autre chose au lecteur que de voir et d'entendre. Mais il l'invite à entendre la résonance d'une phrase quelconque comme s'il s'agissait d'une sentence, à visualiser en un éclair, à partir des quelques traits esquissés, des attitudes et des constellations complètes comme s'il s'agissait de tableaux prestigieux, à concevoir ainsi un univers plein de reliefs, largement créé par le lecteur lui-même : c'est son travail de visualisation métonymique qui donne vie à cet univers peuplé de personnages tout différents. Dès la première page, le plus inouï peut à chaque instant entrer dans cet univers, et y entre en effet avec chaque nouveau personnage. Or le récit en lui-même, au rythme soutenu, mais régulier, ne pose guère de problèmes de compréhension et de coordination des éléments mis en place. Il suit une progression à la fois chronologique et thématique évidente, et il n'a pas recours à des effets de distanciation ou à des jeux avec le message littéraire. La question est, bien entendu, de savoir s'il s'agit par conséquent d'un récit tourné vers le passé et par là même inauthentique, « artificiel »⁸, enjolivant, et au demeurant sans intérêt véritable pour une conscience du XXI^e siècle ? La réponse est « non », mais pourquoi ?

7. „Wenn du dein Leben niederschreibst, müßte auf jeder Seite etwas sein, von dem noch nie ein Mensch gehört hat“ (*Das Geheimherz der Uhr*, FT 9577 [GU], p. 18). Cf. aussi GU, p. 23 : „Es wäre nützlich, neue Charaktere zu erfinden, die noch nicht verbraucht sind und einem die Augen für sie wieder öffnen. Die Neigung, Menschen in ihrer Verschiedenartigkeit zu sehen, ist eine elementare und soll genährt werden“./ „Sag das Persönlichste, sag es, nur darauf kommt es an, schäm dich nicht, das Allgemeine steht in der Zeitung“ (GU, p. 201).

8. Cf. Marcel Reich-Ranicki : „Canetti über Canetti. Zu Elias Canettis Autobiographie *Die gerettete Zunge*“ in *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 16. 4. 1977.

Ce qui caractérise entre autres le récit de Canetti est un parti pris narratif : la différence, la tension ou la complémentarité entre le « temps raconté » [erzählte Zeit] et le « temps de raconter » [Erzählzeit], entre « histoire » et « discours » n'est pratiquement pas exploitée. Autrement dit, les possibilités de la rétrospective autobiographique sont curieusement sous-exploitées. Même si une telle rétrospective s'étire dans un processus infini, elle permet à l'auteur âgé de donner une interprétation plus ou moins concluante, de commenter à partir de sa perspective nouvelle et de dire à l'occasion son dernier mot sur tel ou tel événement de sa vie. Or « l'autobiographie de Canetti est entièrement axée sur le *temps raconté* », écrit Christine Meyer⁹. En utilisant la terminologie de Gérard Genette, on pourrait dire que Canetti pratique une restriction de champ peu habituelle pour un récit autobiographique à la première personne, en privilégiant presque exclusivement la focalisation interne, la focalisation sur le héros de l'action [erlebendes Ich]. C'est l'instant dont il se souvient qui importe, et non pas l'acte même que constitue ce souvenir, un acte entre autres d'écriture qui a, lui aussi, une extension dans le temps : il peut avoir des péripéties et des événements qui ne sont pas seulement des réflexions. C'est donc le moment vécu dans le passé qui est accentué, et non pas l'homme mûr qui se souvient, raconte et commente, et qui est peut-être tout autre¹⁰. Bref, l'activité et la position du narrateur écrivant qui dispose d'informations et de réflexions allant bien au-delà de l'année 1937 et aussi au-delà de l'état d'esprit d'un enfant ou d'un jeune homme sont à première vue gommées. Il peut y avoir des versions différentes, successives d'un événement ou d'une opinion exprimée, mais – à la différence du récit de la mort du père pour lequel il existe une version quasi-définitive – le lecteur n'apprend que très rarement ce qu'il faut en penser *maintenant*, aujourd'hui. Pour Canetti, il ne s'agit visiblement pas de donner une explication, d'une évolution psychologique complète, par exemple, mais de restituer dans leur limitation radicale des moments du passé. Ce dernier n'apparaît donc justement pas comme un bloc, une continuité sans faille, mais comme fait de ruptures et de transformations. Est-ce alors pour des raisons de dramaturgie, de suspense et d'identification, pour créer une impression haute en couleurs d'un vécu individuel, d'enjeux non encore résolus, bref pour tirer toutes les ficelles d'un art que l'on pourrait dire « romanesque » que le narrateur nous fait revivre des étapes de la conscience

9. Christine Meyer, *op. cit.*, p. 38.

10. Cf. Canetti au sujet du Dr. Sonne : „dass ich nicht mehr über ihn gesagt habe als ich damals wusste“ (GU, p. 201).

dont il sait bien pourtant qu'il s'agit d'erreurs de jeunesse, de naïvetés, d'illusions à perdre¹¹, etc. ? On verra que ce n'est pas tout à fait cela non plus. D'abord parce que ce ne sont pas la vérité momentanée et la perspective individuelle de cet enfant qui sont l'objet véritable de ce récit et qui déterminent, comme les fameuses lunettes colorées, la teneur de l'univers qui se présente aux yeux du lecteur. S'il est bien vrai que même l'évocation du contexte historique se fait par le reflet de ces événements dans le regard de l'enfant¹² (exemple : à Vienne, le déclenchement de la première Guerre mondiale), Canetti ne forme pas « les êtres et les choses à son image »¹³, comme on a pu l'affirmer – puisque c'est une chose qui semble aller de soi. C'est plutôt le contraire¹⁴. Il ne s'agit pas de créer l'impression dramatique et atmosphérique d'une vérité qui serait d'abord intérieure. Pas plus comme donnée positive que comme mystère insondable, l'individualité et la perspective de Canetti jeune homme ne constituent le moteur, l'âme ou le principe de connaissance ultime de la mise en scène narrative. Certes, les aveux de Canetti ne sont pas moins cinglants que ceux de Rousseau. Ils sont plus directs même, entourés de moins de commentaires qui, chez Rousseau surtout, ont tendance à en diluer la gravité et à en extraire en fin de compte un sens opposé, positif et aimant, par exemple.

Or Canetti ne suit pas le modèle de Rousseau pour ce qui est du centrage, du rôle que joue le « moi » dans ce texte. Son histoire de vie n'est pas ce « panoptique » au centre duquel se tient constamment le même « moi » qui est à la fois vieux et jeune, narrateur, commentateur, héros et objet d'une expérience en cours, un moi que le lecteur ne doit pas perdre de vue un seul instant, comme le dit Rousseau¹⁵. Canetti ne partage pas ce « modèle *historique* d'explication de la personnalité »¹⁶, dans lequel chaque élément de la « chaîne des sentiments » est signifiant pour l'évolution complète du moi et où, pour

11. Cf. G. Genette, *op. cit.*, p. 214-15 : « C'est en général le 'point du vue du héros' qui commande le récit, avec ses restrictions de champ, ses ignorances momentanées, et même ce que le narrateur considère à part soi comme des erreurs de jeunesse, des naïvetés, des "illusions à perdre" ».

12. Cf. à ce sujet également Christine Meyer, *op. cit.*, p. 103-106.

13. Cf. Bernd Witte : „Der Einzelne und seine Literatur. Elias Canettis Auffassung vom Dichter“, in Bartsch, K./ Melzer, G. (Hrsg.) : *Experte der Macht. Elias Canetti*, Graz, Droschl 1985, p. 17 : „Der Autor formt, indem er die ihm begegnenden Menschen, Tiere und Dinge nach seinem eigenen Bilde verwandelt, sich selbst und findet so seine eigene Identität“.

14. Cf. p. ex. GU, p. 135 : „Ob man ganz in das Leben eines anderen eingehen müsse, um *sich* sehen zu können?“. Cf. aussi GU, p. 191.

15. Cf. Rousseau : *Les Confessions, Oeuvres complètes*, t. I, Pléiade, p. 59-60.

16. Ph. Lejeune, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Paris, Seuil, 2005, p. 212.

comprendre une chose, il faut connaître tout le reste. Centrage, totalité, unité du moi existent bel et bien pour Rousseau, même s'il s'agit là aussi d'une quête et non pas de la conquête d'un territoire défini. Canetti, qui se soustrait à l'explication complète et aux totalités, y compris à celle de l'individualité¹⁷, n'impose cependant pas des limites au dévoilement du moi, à l'aveu. Il impose des limites à la focalisation du récit sur ce moi¹⁸. Il faut donc distinguer narration à la première personne et centrage sur le moi. Chez Rousseau, la narration est en quelque sorte coextensive au moi, chez Canetti, ce n'est pas le cas, même pas dans le premier tome où le centrage exclusif sur l'enfant semble s'imposer tout naturellement. En distendant le lien, en desserrant la communauté de sort entre moi narrateur et moi raconté, Canetti échappe aux conséquences du « tout dire » rousseauiste¹⁹, à sa proximité avec le discours paranoïaque²⁰ et à ce qu'on a appelé la « scène judiciaire de l'autobiographie »²¹.

Résultat : il y a chez Canetti une sorte d'omniscience phénoménologique du narrateur autobiographe qui semble connaître aussi bien les autres que lui-même²². Les « matériaux du moi » et ceux des autres sont soumis à une saisie étonnamment semblable, comme si tout élément notable ne découlait pas d'une connaissance intérieure privilégiée, mais, indifféremment de son objet, d'une même énergie ou méthode de la restitution. Au lieu de construire un panoptique personnel, une totalité subjective, Canetti construit donc un savoir passionné sur l'homme, une galerie de portraits et d'images, parmi lesquels

17. „Auf die Sprünge im Menschen kommt es an, wie weit er es *in sich* hat vom einen zum anderen“ (GU, p. 30).

18. „Nicht der Selbstentblößung, aber der Selbstzentrierung ist eine deutliche Grenze gesetzt“ (R. Wintermeyer : „*Flüssige Geständnisse ?* Zu Elias Canettis Autobiographie » in *Germanica* n° 20, p. 65).

19. Rousseau a exprimé cette idée du « tout dire » à plusieurs reprises, cf. *Œuvres complètes*, t. I, p. 59-60, puis p. 174-175, 400, 1149 et 1153.

20. F. Roustand parle d'une « étrange proximité entre le discours paranoïaque, qui a besoin de persécuteurs, et l'affirmation de l'individu singulier qui refuse d'être subjugué par l'opinion et les regards » (« L'interlocuteur du solitaire », in Delhez-Sarlet/Catani : *Individualisme et autobiographie en Occident*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1983, p. 171).

21. Cf. Gisèle Mathieu-Castellani, *La scène judiciaire de l'autobiographie*, Paris, PUF, 1996, en particulier p. 14.

22. „Der Selbsterforscher, ob er es will oder nicht, wird zum Erforscher alles anderen. Er lernt sich sehen, aber plötzlich, wenn er nur redlich war, erscheint das andere und es ist so reich, wie er selber war, und als letzte Krönung reicher“ (GU, p. 34).

figurent les images du « moi »²³. On peut ne pas partager le motif qui est à l'origine de cette saisie passionnelle des êtres humains, la célèbre hostilité de Canetti à la mort ; mais on ne peut guère ignorer que ce n'est pas en premier lieu un souci de justice, de vérité²⁴ et d'expression personnelles ou de mimésis complète, qui a créé ces contours frappants, mais cette avidité tous azimuts de la résurrection. D'un éclair à l'autre, dans une progression métonymique²⁵ bondissante et insistante, en partie imprévisible, elle ressuscite, découvre²⁶ et construit à proprement parler les gestes du passé²⁷.

Si, dans le récit canettien, l'accent est donc mis sur ce passé ressuscité et que la case du commentaire final de la rétrospective autobiographique n'est guère remplie, ceux qui reprochent à Canetti son apparente foi en une autobiographie objective, ou alors ceux qui jouent aux détectives, pensent évidemment que cette case est bel et bien remplie, que le dernier mot et la couleur subjective sont juste camouflés, coulés dans ces contours trop nets, fictionnels, dans lesquels serait présenté ce passé. Réagissant de manière habituelle à la provocation du pacte autobiographique, les détectives cherchent à découvrir le tri opéré et les tendances interprétatives ou la déformation qui s'y manifestent.

Canetti ne se justifie pas pour son entreprise. Il ne fournit pas de mode d'emploi, il ne fait pas de déclaration d'intention explicite, ni de protestation d'humilité et de désarroi, d'aveu d'impuissance, reconnaissant l'impossibilité qu'il y a de nos jours à écrire une autobio-

23. Cf. GU, p. 52 : „Sprich auf jede Weise zu dir, auch du bist eine Figur, aber wisse und vergiß nie, dass du *eine* Figur unter unzähligen bist, und jede hätte ebensoviel zu sprechen“. Cf. aussi GU, p. 197.

24. Cf. *Die Provinz des Menschen*, [PM], FT 1677, p. 22 : „Ich hasse die ewige Bereitschaft zur Wahrheit, die Wahrheit aus Gewohnheit, die Wahrheit aus Pflicht. Die Wahrheit sei ein Gewitter, und wenn sie die Luft gereinigt hat, ziehe sie vorüber. Die Wahrheit soll einschlagen wie ein Blitz, anders hat sie keine Wirkung“.

25. Cf. GU, p. 97 : „Es gibt anderes, an das man nie wieder gedacht hat, das erst durch den Prozeß des Schreibens hervorgehoben wird und es erscheint nun, im Augenblick, da es sich aufschreibt, so frisch und neu bemalt, dass man eben um seiner Lebendigkeit willen ein wenig an ihm zweifelt“. Cf. aussi GU, p. 58 : „Ich müßte Gedanken in ihre Herkunft betten, damit sie natürlicher erscheinen. Es ist möglich, dass ich ihnen dadurch einen anderen Akzent gebe. Ich will nichts korrigieren, aber ich will das Leben, das dazu gehört, zurückholen, heranholen und es wieder in sie einfließen lassen“.

26. Cf. GU, p. 43 : „Man ist ein Betrüger, wenn man in seiner Jugend nur entdeckt, was man ohnehin weiß“.

27. Paul Ricoeur parlerait peut-être ici de « refiguration » (cf. p. ex. son article « L'identité narrative » in *Revue des sciences humaines*, n° 221, 1991, en particulier p. 44-46).

graphie, tout en s'excusant d'en tenter une quand même, etc. Comme il ne dit pas tout cela, on peut supposer beaucoup de choses. On n'admet pas l'absence d'une grille de sélection ou d'interprétation explicite, avouée, et on cherche à la reconstituer, pour ou contre le texte. On rêve alors à une biographie plus vraie ou plus polyphonique que l'autobiographie, ou plus simplement à la réfutation de l'auteur, occasionnellement aussi au dévoilement de ce qui serait resté inconscient, ou l'on cherche plus respectueusement à trouver l'unité de l'œuvre et de l'homme Canetti. Comme la suite après 37 n'est qu'à peine évoquée, certains, comme Reich-Ranicki²⁸, ont estimé qu'elle aurait dû l'être. Ils créent ainsi pour l'écrivain une sorte d'obligation de parler – et de parler comme on l'attend de lui. Puis, on a tiré de cette absence de métadiscours autobiographique le verdict d'artificialité et d'écriture surannée que j'ai évoqué. Or il me semble parfaitement arbitraire d'amalgamer la netteté des contours d'un texte à un musellement du lecteur (sinon jetons *Les Mots* de Sartre !), et surtout de confondre le silence ou la retenue du narrateur rétrospectif – qui frustre tant d'attentes et d'habitudes – avec le retour à un individualisme affirmatif, dont je ne vois pas la moindre trace.

Il est vrai qu'il y a des lignes de force²⁹ qui ne traversent pas seulement l'ensemble du texte, mais aussi la vie ultérieure de Canetti : la conviction inébranlable de devenir écrivain, la haute idée qu'il se fait de la responsabilité du poète et de l'effort indispensable, le mépris de l'argent, le pacifisme, l'hostilité à la psychanalyse, etc. La vocation d'écrivain a une dimension clairement téléologique dans ce texte, même si le fait que pendant le temps couvert par les deux premiers tomes Canetti n'ait pas écrit une seule ligne qui vaille, qu'il ait fallu attendre la publication de *L'histoire d'une vie* elle-même pour que l'écrivain soit reconnu publiquement, confère une lumière quelque peu paradoxale et ironique à cette assurance. Cependant, mis à part cet horizon jamais démenti qui retrace la naissance annoncée d'une œuvre effective, un accomplissement donc, on voit bien qu'avec ces lignes de force on se trouve plutôt sur un plan pragmatique : il s'agit là en premier lieu de convictions, c'est-à-dire de morales, résistances, opi-

28. Cf. M. Reich-Ranicki, *op. cit.*

29. Canetti parle d'une « tendance forte » et du « caractère lié de son histoire de vie » : „Man hält dir das Zusammenhängende deiner Lebensgeschichte vor, dass alles, was vorkommt, auf etwas Späteres verweist. [...] Dass so viel Menschen darin vorkommen und dass manche von ihnen mehr Raum einnehmen als der Erzähler selbst, mag verwirrend erscheinen. Es ist aber die einzige Möglichkeit, die Wirklichkeit eines Lebens wiederzugeben, seiner starken Richtung zum Trotz“ (GU, p. 196-197).

nions et attitudes qui font vivre et qui sont forcément plus ou moins durables, mais pas d'éléments qui définiraient l'unité, la cohérence interne ou l'excellence d'un « moi » qui serait, par là même, donnée en exemple d'accomplissement au reste de l'humanité. Même une morale contraignante et hautement valorisée, vitale même³⁰ ne définit pas l'unité du moi ou sa vérité profonde. Ces morales et attitudes scandent en effet tout le texte ; elles en constituent soit le fil rouge, soit la redondance, selon l'humeur du lecteur. À mon avis, ce sont des sortes d'échafaudages de bâtiment, des catalyseurs, des paramètres qu'il faut nécessairement garder intacts, non pas pour empêcher, mais pour permettre toutes ces aventures de l'esprit qui caractérisent l'œuvre de Canetti³¹. Personne, en tout cas, ne parviendra sérieusement à faire de ces morales, aversions et admirations explicites des schémas cachés que Canetti imposerait aux lecteurs muselés pour qu'ils adhèrent à une vision naïve du monde, ni des clefs à l'usage des lecteurs détectives ou psychanalystes, susceptibles d'ouvrir les chambres secrètes de Canetti et de faire parler ses silences. Si l'on veut se servir de l'autobiographie pour comprendre ce qui s'est passé dans le monde après 37-38, Canetti nous fournit des matériaux d'un grand intérêt, mais tout le travail de synthèse reste à faire par le lecteur, et le texte est justement ouvert ici. Canetti n'impose aucune morale ou théorie précise, même pas les siennes propres telles qu'il les a formulées dans *Masse et puissance* ou dans l'article sur « Hitler, selon Speer ».

Je reviens au récit et à ce qui n'est qu'en partie une focalisation interne ou un « temps raconté ». Si l'on apprend que telle ou telle position est la façon de voir du jeune Elias de quinze, de vingt, de vingt-cinq ans, on sait aussi, implicitement, qu'elle n'est pas partagée telle quelle par le narrateur. Je disais déjà que l'on apprend très rarement ce qu'il faut en penser « maintenant », dans le « main-tenant » du narrateur qui est en train de raconter après l'expérience du national-socialisme, de la bombe nucléaire, de l'après-guerre, de la construction européenne, etc., ou alors dans le « maintenant » d'un narrateur qui serait une sorte de conscience commune de la modernité, forte de ses désastres et déconstructions typiques, empêtré dans, préoccupé par ses problèmes de narration. Mais le narrateur canettien, qui est tout autre, ne se coule pas non plus complaisamment, amoureuxment dans l'état d'esprit du personnage d'alors ; il y a une distance constante que

30. Cf. GU, p. 96 : „Moral ist eng, wenn man an sie stößt. Die wirkliche Moral ist einem zum Knochengerüst geworden“.

31. Cf. p. ex. PM 118 : „Wieviel Gewohnheiten einer braucht, um sich im Ungewohnten zu bewegen“.

l'on ne peut pas supposer être celle du jeune Elias d'alors, pour précoce et éveillé qu'il ait pu être. Ce qui est raconté, et la manière de décortiquer et de profiler les choses auraient vraisemblablement déconcerté, gêné, indigné la personne qu'il avait été à l'époque³². La restriction du champ narratif à l'horizon du jeune Elias ne constitue pas véritablement, pas uniquement en tout cas, une assimilation dramatique ou langagière à l'horizon du personnage d'alors, à ce qu'il pouvait penser et dire. Le récit comporte bel et bien une dimension interprétative, mais celle-ci n'a justement pas le caractère d'un commentaire personnel « pour conclure ». La « syn-thèse » du narrateur se contente, en général, de mettre en perspective et en parallèle ce qui a lieu (événement, pensée, comportement...) et de distinguer ou d'individualiser le plus possible les positions, sans dépasser l'horizon de l'époque avant 37. « L'interprétation » ou la recherche du sens est alors beaucoup plus un élargissement de l'horizon, une ouverture et mise en opposition qu'une justification ou un arrangement intéressé des faits. Un tel arrangement ne saurait évidemment pas être exclu d'office, mais – à moins d'une allergie à l'ensemble – l'attitude soupçonneuse me semble minoritaire parmi les lecteurs de Canetti. Elle s'impose peu. Il faut la pratiquer délibérément contre le mouvement du texte et son centrage multiple, retransformer en impossibilité, en parti pris personnel « quand même » ce qui semble se profiler tout seul. « L'interprétation » s'effectue par la confrontation avec le monde et avec les autres, avec tout ce qui n'est pas Elias, ne pense et ne réagit pas comme lui, avec ce qui n'est ni le reflet ni l'opposé du moi, mais qui se profile d'une manière étonnamment indépendante et distincte. Bref, dans le panorama que présente l'autobiographie Canetti, le personnage du « moi » n'est pas au centre ou plutôt : il ne l'est pas plus que les autres³³.

En assimilant d'emblée l'autobiographie à la subjectivité, à un regard qui déforme, un regard limité, égocentrique et naïf, on enferme tout le genre de l'autobiographie dans une impasse psychologique : on oublie qu'il s'agit d'une pratique textuelle et d'une construction symbolique parmi d'autres. On tire de l'impossibilité de se regarder soi-même comme on regarderait un arbre ou une chaise un verdict contre toute l'entreprise du récit de soi. À l'inverse, comme le langage n'est

32. Cf. GZ, p. 193 : „Es fiel mir gar nicht ein, wie selbstsüchtig ich in diesem Kampf war, und wenn mir jemand damals gesagt hätte, dass ich die Mutter unglücklich mache – ich wäre sehr erstaunt gewesen“.

33. „Die Wirklichkeit war nicht im Zentrum, wo sie wie an Zügeln alles zusammenhielt, es gab nur noch viele Wirklichkeiten und sie waren außen“ (FO, p. 294).

pas une photographie, une reproduction identique de ce qui existe dans la vie, d'autres objectent que tout langage est forcément fiction, fabrication et que l'autobiographie, qui n'aurait pas conscience de ce fait, est une fiction honteuse, timide, paralysée³⁴. Ce reproche est répandu et néanmoins banal. Il frappe l'aspect référentiel de l'autobiographie – et le référentiel a mauvaise presse. Dans sa généralité, ce reproche gomme les différences non factices qui existent non pas seulement entre roman et autobiographie, mais aussi entre autobiographies. Je mettrai donc de côté un instant les deux reproches classiques que l'on adresse à l'autobiographie, *primo* l'orgueil et la naïveté d'avoir voulu se justifier soi-même et échapper à la subjectivité foncière de l'expression de soi, *secundo* la méconnaissance de son caractère fictionnel.

L'autobiographie de Canetti est bien écrite à une époque qui connaît le récit d'enfance, le discours de la singularité, l'individualisme et sa contestation, la psychanalyse, le décentrement du sujet et l'impossibilité de considérer le « moi » comme l'unité synthétisante de ce qui passe par lui. L'intérêt de Canetti pour l'unicité radicale de ses personnages n'est pas assorti d'une idéalisation nostalgique du sujet. Or le centrage pluriel de son autobiographie rappelle quelque peu l'éthique de représentation des mémorialistes anciens qui était de porter témoignage des événements de leur époque. Le grand souci du mémorialiste n'était pas de « tout dire », mais de transmettre à la postérité ce qui apparaissait comme « digne de mémoire ». S'il parlait de ce à quoi il avait eu part et de ce qu'il en avait pensé, si sa parole était donc singulière, personnalisée, puisque « la vérité n'est pas dans les faits, mais dans la manière dont ils ont été sentis »³⁵, il ne prétendait cependant pas révéler une intériorité incommensurable. Il se reflétait dans les autres parce que sa parole ne délimitait pas un temps strictement individuel ; elle était en quelque sorte « de tout temps ». Si le mémorialiste pouvait donc « se constituer en mémoire du monde »³⁶, c'est parce que le destin des autres était, en négatif ou en positif, une possibilité, un horizon de son propre destin. Bien entendu, ce qui est « notable » pour Canetti n'a plus rien à voir avec les plaisirs et les jours d'une société noble qui, par le hasard de la naissance, était comme prédestinée à produire des choses mémorables, préoccupée qu'elle était par les positions, les noms, les lieux et leur distribution juste et immuable. Néanmoins tous les personnages de l'autobiogra-

34. Cf. Ph. Lejeune, *Signes de vie*, p. 37-38.

35. Frédéric Briot, *Usage du monde, Usage de soi. Enquête sur les mémorialistes d'Ancien Régime*, Seuil, 1994, p. 104. Cf. aussi p. 90, 93, 148, etc.

36. *Ibid*, p. 134.

phie de Canetti – ils ne partagent plus du tout un monde homogène et statique – sont comme élevés à un semblable état de notabilité, intégrés dans une galerie d'ancêtres immortels³⁷.

La philologie n'est pas une science exacte. Mes arguments sont des façons de voir plus ou moins concordantes et convaincantes, ou, comme dirait Wittgenstein, elles sont des raisons et non pas des causes découvertes expérimentalement. Je ne peux obliger personne à renoncer à son idée de la subjectivité foncière et de la naïveté narcissique de l'autobiographie, et le reproche de l'orgueil peut toujours servir pour mettre un peu à distance le monument qu'on a devant soi. Je ne peux empêcher personne non plus de mettre Canetti sur le divan et de « traquer le non-dit »³⁸, les résistances et les contradictions internes, de soumettre la relation avec la mère à une lecture nouvelle. Or s'il est bien vrai qu'à notre époque imprégnée de psychanalyse « les commentaires sur la narration, sur le narré et la façon de narrer [...] sont devenus la règle du genre »³⁹, entre autres justement pour échapper à la naïveté d'un regard préfreudien, le fait que Canetti ne se livre pas à cet exercice, ne signifie pas qu'il se soit enfoncée tête baissée dans l'inconscience et la naïveté. Sans obéir aux obligations de son temps, il a construit un véritable piège. Le lecteur psychanalyste, s'il n'a pas la subtilité d'un Roger Gentis, risque juste d'enrichir les annales de la mesquinerie et de la spéculation vaine. Car il faut être aveugle pour ne pas voir que l'autobiographie de Canetti qui met tant l'accent sur la relation mère-fils, sur le remplacement du père par le fils, sur la jalousie féroce, etc., est aussi, implicitement, un jeu avec, une réponse à, un dépassement de cet horizon analytique. En surchargeant ses textes de constellations évoquant immédiatement la psychanalyse, il coupe précisément l'herbe sous les pieds des interprètes qui aimeraient régler rapidement cette affaire à l'aide du triangle oedipien et dévoiler une dimension inconsciente. Celle-ci n'est nullement cachée mais elle se soustrait efficacement à la schématisation. Le risque très élevé de dire des banalités en réinterprétant la vie de Canetti, de rester tellement en dessous de ce qu'il a déjà dit lui-même⁴⁰, n'a cependant pas dissuadé tout le monde. Certains auteurs occupent un créneau que l'on pourrait appeler « la vérité enfin révélée sur Canetti ». Plus l'explication est

37. Cf. R. Wintermeyer, *op. cit.*, p. 57.

38. « Soucieuse de traquer le non-dit, de mettre au jour les résistances, de dévoiler les intimes contradictions » (G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*, p. 204).

39. *Ibid.*, p. 204.

40. Cf. aussi GU, p. 170 : „Er ist mir auf der Spur. Aber es stört ihn, dass ich seinen Spuren von mir auf der Spur bin“.

simple et globale, plus cette critique se veut astucieuse⁴¹. Face à de telles fadaïses qui justifient, hélas, les invectives de Canetti contre les germanistes, dont je fais partie, on peut songer au prix que l'on aura immanquablement à payer à se croire non dupe, ou alors méditer une réflexion de Canetti :

C'est en ne passant pas par dessus ce qu'ils disent que l'on commence à respecter les êtres humains [Die Achtung vor Menschen beginnt damit, dass man sich nicht über ihre Worte hinwegsetzt]⁴².

41. On pratique par exemple l'inversion simple : Canetti a toujours manifesté son horreur face aux potentats. Alors, en surfant sur les raisons mêmes de Canetti, que l'on inverse, on prouvera que, dans le fond, il est lui-même un potentat, symbolique s'entend. Ou alors on trouve un mobile psychologique que Canetti n'aurait pas réussi à voir ou osé révéler, et on fait la leçon à l'autobiographe. Ainsi, W. Wiethölter lui reproche un « manque de franchise » (*cf. op. cit.*, p. 167 : „Ein solches Beispiel, an dem sich ermessen läßt, was bei etwas weniger Kontrolle und mehr Offenheit möglich gewesen wäre...“) et elle diagnostique une lutte inconsciente et jamais percée à jour (!) contre « l'absorption par la langue maternelle » (p. 149 : „...die symbolische Darstellung eines selbst noch auf dem Schauplatz der Autobiographie fortgesetzten, in seiner Bedeutung aber nie durchschauten Kampfes, den der Autor gegen seine Vereinnahmung durch die Muttersprache führt“). Bref, Canetti reste entièrement dans l'autocensure. Mais on a la bonté aussi de nous expliquer les vrais enjeux dont il aurait dû se rendre compte s'il avait voulu mener à bien son entreprise autobiographique.

42. FO, p. 207.